

Prologue

J'ai du mal à définir un point de départ. Où le situer ? C'est-à-dire que je reviens régulièrement, mais de façon courte, à la Cité Internationale. J'y développe quelques points de vue, je repars, continue mon travail sur l'usine de Jarrie (qui semble interminable), je mélange aussi les choses avec le musée de Valence, sûrement parce que j'y expose tout à côté du collectif 1.0.3. Bref, il y aurait comme un inextricable magma, une pelote, dont je ne sais encore quel(s) fils extraire.

Suite à mon premier séjour à la Cité, j'ai réalisé, avec l'aide de quelques photographies et d'une errance sans but, un premier « rapport d'activité » à l'issue duquel j'en venais à penser que je devrais réaliser une cabine téléphonique. Cette cabine serait donc un espace (de communication), pour une personne à la fois et tout transparent. Je pensais vandaliser ses parois transparentes de gribouillons gravés à même le verre, tel que l'on peut le voir dans le métro notamment.

Suite à cela, je me demandais quoi dessiner.

Quelques temps après, internet haut débit arrivait chez moi. J'ai songé partir quelque part afin de prélever un quelconque paysage que je pourrai par la suite reporter sur cette cabine. Je trouve une location, peu chère, à Isola 2000, une station dans les Alpes Maritimes, placée sur la frontière italo-française. La promotion concerne le mois de juillet 2008. Je fais donc ma réservation.

Notes

cabine téléphonique = communication à deux
Un est présent & un est invisible

Un trou (partir du trou ?)

frontière

pseudo-cabine

Il y a forcément quelque chose (donc quelque chose à dessiner dans le monde, dans la Vacuité du monde)

frontière (= une idée) ne se voit pas, ne se dessine pas
(26 mai 2008)

la retraite :

Si je n'arrive pas à aller voir ailleurs, développer stratégie de retraite.

Repli

dépôt

repos

poussière

Cabine :

de l'international qui se touche => donc pas de frontières (elles sont invisibles). Si je vais à Isola ; pas de signaux qui marquent une nationalité pourtant je suis sur frontière.

Quel lien avec Maison Avicenne ?

Mon trait

[Interlude (imprévu), 05 06 08 on me propose une exposition personnelle à la fondation Bullukian à Lyon. Le vernissage est prévue pour le 3 juillet. Je laisse tout de côté et me concentre entièrement sur cet évènement. J'ai peu de temps et beaucoup de choses à faire afin d'arriver à obtenir le meilleur résultat possible.

L'exposition s'appelle *On est d'dans*. Elle est introduite par un texte de Walter Tintignac qui pose la question de savoir ce qu'on fout là. Distinguant « qu'est-ce que je fais ici ? » de « qu'est-ce que vous faites là ? »

Finalement, j'en viens à montrer simultanément des images qui multiplient les modes de réalisation et les statuts (livre, impressions numériques, peintures originales, photographie et dessins en volume). L'ensemble reconstitue un environnement et nous plonge dedans. Il s'agit d'une usine chimique située au sud de Grenoble.]

18 06 08 Retour à la Cité. Je visite enfin l'intérieur de la Maison Avicenne. Je rencontre Veit Stratmann, il est en vélo. Il n'a pas la grande forme. Je ne sais pas trop quoi lui dire pour lui remonter le moral. Santiago Reyes me reconnaît (quel physionomiste, on ne s'est vu que quelques fois et il y a longtemps de cela). Je fais la connaissance de quelques uns des artistes présents, notamment Jacques Perconte. A priori, comme ça, on a l'air de bien s'entendre. Et puis, je file la main à François Bernus et Eric Stephany. Ce dernier est en train de monter sa structure (je ne connais pas son titre) qui imite et modifie un Dan Graham. C'est bien sympa de faire de la visseuse sur la pelouse en leur compagnie... On discute un peu et puis Arnaud Bernus nous rejoint, on va prendre l'apéro au bureau, après quelques verres, je commence à bien me chauffer. Les discussions vont bon train, l'ambiance est bien. J'aime bien certaines réflexions qui surgissent sur la façon de prendre l'art (se sentent comme David face à Goliath, disent qu'il faut regarder le travail). Anne Couzon-Cesca est d'une telle dérivation, c'est très impressionnant.

Je les quitte, je pars par devant pour aller chercher mon vélo. Delphine et 1.0.3 partent par derrière, du côté de leur voiture. François (ou Arnaud ?) m'en fait la réflexion, je me dis alors : (s')occuper du derrière (en pensant à Avicenne).

Le lendemain, j'arrive tôt à la Cité. Je fais encore une fois le tour de la Maison Avicenne. La partie supérieure du bâtiment est une imposante masse opaque, alors que le rez-de-chaussée est constitué de baies vitrées. Il y a là toute une surface ouverte traversable. Je fais des photographies. Je demande à Juliette Sibillat si les parois vitrées des bureaux dans le hall d'accueil sont utilisables. Un peu plus tard, je vois Delphine et je lui dis donc bon voyage pour son départ en Chine.

Je rentre à Lyon, je retourne travailler sur cette exposition [...]

J'ai donc imaginé un postulat pour Isola 2000 :

la limite de l'international = le bout du pays = la frontière
frontière
dans le Grand Tout (la nature) -> c'est-à-dire « Rien » - le
vide selon les citoyens urbanisés que nous sommes.
Être sur la frontière / ne pas la voir

—

traverser le bâtiment / derrière => le périphérique
(une limite ((sur)visible)

—

bureaux vitrés => si les vitres sont amenés à être détruites les
utiliser (ce serait dommage de passer à côté -> possibilité
d'utiliser du blanc d'Espagne ou de graver).

!! !! !! **PROBLEME** = Je fais les choses à l'envers (le dessin
donne la forme = mon habitude) et ici, j'ai une forme (la
cabine téléphonique) avant le dessin.

Je me rappelle une photographie qu'Anne m'envoya. Il
s'agit de la maison Avicenne en construction. Les piliers
porteurs sont plantés et les ouvriers sont en train de faire
les étages, il se trouve qu'ils commencent par le plus haut,
le dernier.

construire à l'envers... retourner / me retourner ?
Perdre les idées -préconçues-

06 07 08

Je suis à Isola 2000. Voilà plusieurs jours que je me dis qu'il faut que je mette des choses par écrit... Mais il s'en est passé tellement.

Bref, pour partir du point présent : 1^{re} ballade (de 11h à 16h). Cette montagne est très sauvage, caillouteuse, agressive et dans le même temps pleine de ruisseaux, donc une herbe très verte et douce et beaucoup de fleurs, et des lacs très transparents.

Sur la fin de ma promenade (écourtée pour cause de pluie), j'ai trouvé un endroit avec des chamois. Sur un pierrier, au pied d'une falaise très noire et aiguë. Cette falaise, étonnamment, s'arrête brusquement sur de vertes prairies aux pentes très arrondies et puis ça rejoint la station. L'horreur. Des boulevards, sur lesquels l'herbe n'a plus le temps de repousser. La forêt a été tailladée et les rochers aussi...

Quand j'ai vu ça hier, j'ai cru que j'allais repartir direct. Bon bref, cet endroit je pense (?) sera ce que je dessinerai. Avant d'arriver là, je suis passé par l'Italie -Que bello !- Je n'ai emprunté aucun chemin, que du hors-piste, dans les pierriers et puis j'ai vu, dans les falaises qui font la frontière franco-italienne, trois trous carrés, assez gros. Je suis donc allé voir de quoi il s'agissait. En montant je me suis retrouvé coincé. Je vois alors un homme en treillis qui descend. Je lui demande par où est-il bien passé. Il me dit qu'il est italien, alors on baragouine français/italien/anglais. Mais je n'ai pas trouvé son passage, il y en a un qui me convient, j'y vais, je jubile. Je tombe alors sur un de ces trous dans la roche. Il s'agit en fait de passages qui vont de l'Italie à la France (et vice-versa). Mais celui dans lequel je suis est bouché, alors je passe par dehors, pente raide sur herbe, un peu de grimpe dans les rochers et voilà l'Italie en face de moi. Je suis sur la crête, la frontière. Une rafale de vent, je manque de tomber. C'est beau, c'est sévère, à

l'ombre, il y a de la neige. Je suis content. Je voulais, de ce juste point entre les deux pays, envoyer un sms à Glassbox, mais je ne capte aucun réseau.

Finalement, ce que je pensais être invisible -la frontière- est en fait très marqué, elle est même visible de loin. C'est l'arête de cette montagne.

Je ne pourrai pas la faire cette crête, elle est trop difficile, en pleine falaise. Mais j'aimerais bien.

C'est comme cette idée d'avant d'être sur place, je me disais ; voilà je serai dans le Grand Tout et il n'y aura rien à dessiner. Mais en fait, je ne sais même pas comment m'y prendre tellement il y a de choses. À chaque changement d'échelle, de près de loin, il y a tellement de couleurs, de formes, d'ambiances.

Dans la pente, j'ai rencontré de vieux morceaux de fils barbelés rouillés.

À la station, je passe au tabac j'achète une carte IGN et des allumettes. Sur cette boîte sont dessinés les Bidochons, ça me met dans le bain, ici il n'y a que des familles en vacances.

Arrivé en bas, je revois l'Italien en treillis, il est avec des « potes » à lui, militaires. Il me dit que tout de même, c'était dangereux d'être là ou j'étais. Je lui réponds par l'affirmative, mais c'était facile alors il n'y avait pas de problème.

07 08 08

Deuxième ballade, ciel bleu, je pars. Je rencontre un couple de Pyrénéens, ils sont avec un chien. Je me dis que c'est dommage d'amener un chien en montagne avec les animaux sauvages qui y habitent. Ils me disent que le chien les suit depuis le départ de leur promenade. Ils ne savent pas comment faire pour s'en débarrasser. On regarde des chamois. L'homme ramasse un gobelet en plastique qu'il a trouvé par terre et le place dans son

sac. Je les dépasse parce que je marche plus vite qu'eux. Lorsque je commence à sortir des chemins, le chien me rejoint. Il essaie de me suivre dans le pierrier. Je me dis qu'il ne faut pas le regarder, mais il vient quand même vers moi. Je me retourne et je fais « Pssst ! Va-t-en ! ». Je suis tout étonné : il m'obéit et s'en va.

J'essaie de retrouver le coin d'hier, j'arrive de plus bas et je dois traverser toute cette immense mer de cailloux pour arriver où j'étais. C'est fantastique (à la Friedrich), les pierres sont énormes je saute dessus, elles semblent toutes disposées en équilibre précaire, prêtes à dévaler la pente et à m'emporter. Mais, par on ne sait quel miracle, elles ne bougent pas, et me laissent les traverser.

Je ne sais pas. Je n'arrive pas à m'y mettre. Y a-t-il trop de choses à dessiner et je suis dépassé, ou c'est le temps -du vent, nuages qui arrivent-. Bref, je commence à m'installer et puis non, je redescends. Le bas est vraiment comme un Eden avec tous ces cours d'eau, herbes fraîches et fleurs alors que là-haut c'est aride, désertique, caillouteux.

En bas, je rencontre un couple de sexagénaires, c'est la femme qui introduit la conversation. En voyant mon cadre pour dessiner accroché à mon sac, elle dit : « Ah là : c'est du dessin ! ». Je dis « oui, mais c'est pas facile, je dessine des usines d'habitude ». Puis c'est l'homme qui parle beaucoup. On discute donc, en fait ils sont de Saint-Priest (à côté de Lyon). L'homme travaillait chez Renault Trucks. On parle du travail qui n'est plus comme il était (les ouvriers ne peuvent plus souder une pièce, ou ajuster tel ou tel élément, bref faire un travail de qualité, les ouvriers ont perdu toutes leurs compétences, leurs savoirs-faire), les groupes financiers qui décident tout, les patrons qui rasent les murs et qui disent : si si tout va bien.

Il me dit même qu'il lui arrive d'aller en montagne avec une chasseuse d'entreprise (elle va chercher les moins chères, elle le dit aux concurrents, elle fait chuter les prix).

Elle dit être consciente qu'elle scie la branche sur laquelle elle est assise, mais ne peut rien y faire. Il me dit : « elle sait qu'elle tronçonne les branches, les racines et qu'elle taillade même le tronc ». Je raconte que je travaille dans le milieu culturel, l'homme me dit : « on les a accueillis [il fait référence à des artistes qui ont travaillé et présenté des choses chez Renault Trucks], mais personne n'est allé voir, ce qu'ils ont fait, le prix que ça a coûté et nous on demande 50 euros d'augmentation... C'est comme avec l'OL, c'est des coups pour l'image, des trucs des financiers... » Je réponds que c'est dommage, je parle de l'exposition chez Bullukian, avec le livre qui raconte ce que j'ai vu sur le site chimique et sur Polimeri en grève. Je dis que c'est dommage parce que c'est intéressant de faire des relations art et travail et que s'ils avaient pu parler avec les artistes peut-être (sûrement) ça aurait influencé leur travail et puis les choses peuvent se dire et... Il me dit un truc du genre : oui mais bon les patrons savent bien ce qu'on pense, le système est en place et c'est le délitement total, dur pour les jeunes aujourd'hui...

Après on parle de la merde qu'ils ont fait sur la montagne en face -la station-, gavée de canons à neige. Il me dit avoir vu beaucoup de lys, pas encore fleuris, juste les boutons. Ça me fait penser à une femme rencontrée quelques temps avant. Elle me demandait si je savais quel pouvait être cette fleur sur le bord du chemin. Je lui réponds que je ne connais pas bien les fleurs mais je pense que c'est un lys. Elle est sceptique et je ne suis pas sûr de moi.

De retour à Isola, je vais dans cette galerie marchande, où se trouve tous les commerces plus ou moins utiles. Je me prends un café, peut-être le plus mauvais café que j'ai jamais bu de ma vie. Je longe la galerie, et je ne sais vraiment pas pourquoi, je rentre dans un magasin de vêtements. Cela ne m'arrive absolument jamais, mais bon je fais le tour. C'est excessivement cher. Lorsque je

ressors, il y a un groupe de jeunes gens, je peine à me frayer un chemin pour sortir, leur accompagnateur me dit en rigolant « Y'a du monde à Isola », je dis « Là oui comme ça, d'un coup, subitement... ». Je semble un peu perdu, paniqué, il rigole.

08 08 08

Aujourd'hui, je pars sans tout mon matériel de dessin et de photo. Je suis bien plus léger.

Le temps à la montagne, en ballade est différent. Le corps est vite épuisé. Il faut faire des petites pauses (comme les vieux ?). De toute façon, le paysage l'impose, une fleur, un insecte, un arbre sec... Et puis marcher en dehors des sentiers demande de la concentration à chaque instant. À chaque pas le pied doit être posé au plus juste, il ne faut pas faire glisser les cailloux, écraser des fourmis ou une fleur un peu belle. Bref, j'ai tout mon temps. Je peux explorer des endroits un peu difficiles d'accès aujourd'hui. Il faut dire que j'attaque dur ce matin, au-dessus d'une piste de ski, il y a une pente très raide que j'emprunte. Je longe ce que je pensais être un sentier. Une fois dessus je me rends compte que c'est de l'eau qui dévale ici et qui empêche l'herbe de pousser. Je m'en écarte pour rentrer dans un groupe de rochers. Je file droit jusqu'au sommet, c'est très raide. Je passe par les rochers, c'est à moitié de l'escalade. Une fois en haut, je peux continuer le long des crêtes, c'est beaucoup plus facile. Je suis au sommet des falaises, il y a du vide à côté de moi. Je les longe jusqu'à ce que je me retrouve bloqué par une falaise qui tombe à pic. Il faut parfois être obligé de rebrousser chemin...

Et puis la sensation de vertige, elle est de partout, à chaque recoin. Je n'ai donc pas besoin de dessiner, ni de faire de photographies. Pourtant, je ne parcours pas beaucoup de distance.

Je traverse un pierrier pour rejoindre les lacs. Mon histoire de

faire les crêtes jusqu'au sommet n'est pas possible -la carte est mal dessinée et ce que je lisais comme une pente est en fait une longue ligne de falaises, je m'en rends compte lorsque je suis en dessous. Bref, les cailloux dans le pierrier sont énormes (du grès, du granit ?), très solides. Tout tient en équilibre, à chaque pas j'ai l'impression qu'ils peuvent glisser et m'emporter. Je saute de pierre en pierre qui sont très adhérentes. Bref, c'est classe. Tout ça fait peur, d'une certaine manière.

Et puis j'arrive en haut et là ; surprise, je suis déjà au lac, je vois les Terres Rouges, sous un autre angle, tout à fait différent de celui d'hier, et c'est comme si je les voyais pour la première fois. Il y a tellement à voir. Un oiseau me nargue.

C'est alors que j'aperçois un petit sentier (d'après la carte, il passe par le Pas du Loup). Ha bon, mais par où il passe ? Trop curieux, il faut que j'aille voir. Je prend le chemin, il y a un chamois qui fait pareil. C'est con un chemin, ça tourne tout le temps. Encore un lac, presque gelé celui-là. L'eau est infiniment transparente.

Tout est majestueux, tout est précaire, tout est en équilibre. Pendant combien de temps, tiennent-elles ces choses ?

Bon, c'est décidé, je vais passer mon temps à me justifier de ne pas dessiner ces montagnes.

Pourquoi leur prendre encore ?

Pourquoi ne pas les laisser telles qu'elles sont ? Sans en ajouter encore, en déplacer. Il n'y a rien à faire, tout est là. Qu'y puis-je de plus ?

Je passe le Pas du Loup et je suis sur le réseau italien -mais ça coûte-. Je regarde l'Italie et là je me force à écrire ceci, parce que je me rends compte que je ne me pose pas du tout la question : « Qu'est-ce que je fiche ici ? ».

Je traverse maintenant côté italien sur un sentier qui devrait rejoindre le col de la Lombarde. Le chemin est superbe en plein dans les cailloux. Il y a beaucoup de neige, le chemin

disparaît parfois, je ne connais pas bien la neige alors je suis hésitant à aller dessus, et puis finalement elle tient. Sur la fin de ce chemin, ça fait un zig-zag qui monte une pente raide dans de l'herbe. Je passe tout droit un peu à gauche, il y a des cailloux, c'est de l'escalade facile, je me fais plaisir. Une fois en haut, je ne comprends plus où je suis, je n'arrive pas à me repérer sur la carte. Je mange rapidement car il y a du vent. Je redescends sur le chemin afin de tenter de m'y retrouver. Je vois sur le chemin en zig-zag un homme qui monte, il est rapide. On se rejoint au Pas. Il est italien, il a comme un accent suisse quand il parle français, je trouve cela assez charmant. On regarde sa carte, elle est beaucoup plus détaillée que la mienne. Je lui demande pour la neige (il vient de faire le même chemin que moi), il me dit qu'elle est mouillée alors elle tient bien. Il me dit que la pression est bonne (le beau temps va durer). On se quitte, il me dit que ça fait plaisir de rencontrer et discuter avec quelqu'un. Il est vraiment rapide quand il marche. Donc je retourne au sommet, je redescends de l'autre côté, je pars au pif. Là, non je ne le sens pas, je descends d'un autre côté. Au bout de quelques temps je trouve les marques d'un G.R., ok il passe en plein dans le pierrier. Je surprends deux marmottes. L'une se barre, l'autre reste, comme si elle ne m'avait pas vu, elle est sur mon chemin, je vais être obligé de passer à côté d'elle. Je passe le col de la Lombarde (la frontière). Lieu facile d'accès avec une route, un télésiège, un bar, une camionnette vendant des choses à manger et à boire et puis des bunkers et de vieilles cabanes en pierres abandonnées. Côté italien, une vallée très herbeuse, plate avec des petits lacs. Pourquoi l'Italie est-elle plus belle que la France, même avec des routes et des « villages modernes », c'est plus beau. Alors oui, les routes ne sont pas super bien goudronnées et les chemins sont tellement agrandis que les voitures passent dessus. Et puis ça ne les empêche pas de foutre la Fiat

dans l'herbe et de se poser juste à côté.

Mis à part le bruit du compresseur, c'est parfait.

Je longe la crête qui part en direction d'Isola village. C'est plat, je pense que ce sera une ballade facile, avec beaucoup de gens, des familles surtout (en fait, il n'y aura pas grand monde). C'est le réseau téléphonique qui me dit la frontière, il (elle) change souvent. C'est calme, puis descente vers le sanctuaire de Sainte Anne. Il y a des ex-voto sur le bord du chemin. Des monticules de pierres avec dedans des figurines, bougies, chapelets et plein d'objets divers en plastique... Petites scènes reconstituées par d'honnêtes croyants avec beaucoup de simplicité, de dévotion et une bonne dose de kitsch à l'italienne. Le chemin caillouteux serpente la montagne en se dirigeant jusqu'à un lac tout entouré d'herbe tendre et de fleurs multicolores. Je suis pris par un sentiment religieux ... !! (?). Mais tout cela est tellement beau. Après cette longue traversée, je passe (définitivement pour aujourd'hui) côté français et là, paf, trois piliers dans le champ visuel. Bon, je suis accueilli par une marmotte, le chemin est raide en pleine caillasse (ce qui me plaît), mais quand même, ici en France, on ne peut pas regarder quelque part sans tomber sur un truc du genre poteau, bloc de béton, ou je ne sais quoi, enfin essentiellement des éléments construits pour et par la station. De l'autre côté, il n'y avait absolument rien de tout cela. Et cette forêt de sapins en face, qui recouvre entièrement la montagne, on se croirait en Maurienne - sombre vallée industrielle-. Finalement (?), c'est si moche parce que l'on retrouve toujours ces mêmes forêts de sapins, uniformes -elles bouffent tout-. Je vois cela comme la conséquence de ces politiques de reboisement du début du XX^e conçues par quelques ingénieurs parisiens. J'ai cramé. En rentrant je laisse un message à Clémentine Casamatta et Yannick Ledain (je leur dis comment c'est bien de se promener ici). J'ai les pieds en bouillie mais je

suis content, même si je n'ai pas dessiné.

En rentrant à la résidence, je parle avec l'hôtelier. On discute des ballades que j'ai faites. Et puis il me dit que des fois, il y a des clients mécontents des appartements parce qu'il n'y a pas ce qu'ils veulent. Mais nous sommes d'accord pour dire que c'est amplement suffisant pour rentrer dormir, se laver. Il me dit si on vient pour faire du ski ou de la marche, c'est suffisant. Il me dit : « Ils font des activités... », sous-entendant les trucs à la con que propose la station, des trucs de touristes. Je dis aussi qu'il y a la télé, alors c'est un plus (?) pour moi qui ne l'ai pas à Lyon. Il me parle de la neige cette année, 2 mètres tombés en une journée, et qui est restée très longtemps. Du coup, pas de myrtilles. S'il y a autant de canons à neige, c'est en prévision des quelques degrés en plus qu'on va se taper.

Dépollution.

Café = pas un seul depuis mon arrivée (alors que j'étais facile à 1 ou 2 litres par jour).

Clopes = j'en fume entre 5 et 8 par jour, alors qu'avant mon arrivée j'en étais à 15/20 par jour.

Alcool = une à trois canettes par soir, ça fait du bien après une bonne marche, à Lyon, je n'en buvais pas comme ça régulièrement.

09 08 08

Je suis allégé de tout mon barda, allégé de l'intention de dessiner. De toute façon, ça avait un côté un peu XIXe, peintre des campagnes, avec ma barbe, mon cadre et mon pied...

Aujourd'hui ballade familiale (large chemin plat, descentes et montées peu raides), mais longue, à vrai dire, interminable. Je passe d'abord par un petit vallon très herbeux, rempli de chamois (y a-t-il surpopulation ?).

Puis, je continue en pleine forêt, c'est d'un ennui. Pas de vertige, je speede pour rejoindre la montagne mais ça ne s'arrête jamais. Ce que je prenais pour des sapins sont en fait des mélèzes. Je remarque que l'herbe, les végétaux de tout type, poussent extrêmement bien sous ces arbres (contrairement aux sapins et pins). J'ai encore dit une bêtise. Je ne rencontre que deux personnes sur la fin de ce parcours. Je mange un bout et je file vite, je n'avais pas prévu que ça prenne autant de temps. Je me suis trompé, alors je coupe tout droit. Je tombe enfin sur le G.R. qui monte au lac Nègre et au pas de Prefouns. Ici il y a plein de monde. Le lac est annoncé en une heure, je le ferai en 30 minutes. Je suis repris d'un regain d'énergie quand il s'agit de faire cette montée dans les cailloux. Ça me fout la patate. Alors que le plat dans la forêt me saoulait, ici je vais à fond. Finalement, en montagne, il n'y a que les montées qui sont intéressantes, les descentes pètent les genoux et font éclater les ampoules et le plat est ennuyeux et long à mourir. J'arrive au lac, grenouilles, tritons, il y a du monde. Je ne sais vraiment plus reconnaître les oiseaux. Dans le parc du Mercantour, il n'y a aucun réseau. Je passe le lac, par un pierrier, je rejoins le chemin et je grimpe jusqu'au pas. C'est très beau, mais il y a pas mal de monde tout le long du chemin (on est pas loin de midi, une heure ou deux, je crois). Arrivé sur les derniers mètres, je rencontre deux hommes, la soixantaine encore, ils me parlent du passage en Italie, que j'en aurais pour environ 4 heures encore. Au sommet des graves s'amuse à faire du surplace avec le vent, ça me rappelle des souvenirs de gamin dans les Ecrins, ça fait longtemps que je n'avais pas vu cela. De l'autre côté, c'est incroyable, superbes aiguilles, et une descente bien bien raide, dans du petit gravillon. Le chemin passe par un pierrier, et des névés. C'est tellement raide que je finis le névé tout droit en skiant ! Je reprends ensuite le pierrier, je perds le chemin. Je retombe sur du

petit gravillon, ça glisse. En dessous, un groupe regarde des chamois. Je fais tomber des cailloux. Première fois que ça m'arrive, et il faut que ce soit juste devant un guide de montagne. Superbe descente en tout cas. Et bon courage à tous ceux qui la font dans le sens de la montée. J'atteins les chemins italiens. Je passe par des G.R. où les pierres sont mises à plat ce qui forme des genres de grandes voies romaines, comme ça en pleine montagne. C'est très beau. Apparemment cela date du début du XXe siècle et cela avait une fonction militaire. Quelque part, j'ai l'impression qu'ils l'aiment leur montagne pour construire de tels ouvrages, bien intégrés dans le paysage (construit avec ce qu'il y a sur place), et puis c'est fait pour durer, quoiqu'il se passe avec le temps, la disposition des pierres ainsi ne bougera pas. La présence de la guerre mondiale est partout, bunkers, bases, chemins, fils de fer barbelés (placés sur des tige en queue de cochon, aujourd'hui elles sont coupées et aplaties).

Sur les bords d'un lac, un groupe de jeunes avec deux adultes s'amuse à jeter des pierres dans l'eau pour faire un pont et atteindre un rocher au milieu de l'eau. Ils ont l'air d'être allemands ou hollandais. J'ai vivement eu l'envie de leur dire de ne pas faire cela (je ne comprends pas l'intérêt d'écraser tout le biotope qui à si peu de beau temps pour se développer dans ce milieu hostile et fragile), mais quand j'ai vu qu'un des deux adultes faisait cela avec eux, ça m'a coupé la chique. J'ai eu envie qu'il perde les clés de sa voiture.

Au supermarché à Isola, un couple passe devant moi à la caisse. Le caissier dit, en voyant pizzas surgelées et desserts tout prêts : « ça va être léger ce soir ». Ça me fait rire, le couple le regarde du genre, c'est pas tes oignons. Je demande la météo au gars de l'hôtel, ils prévoient du beau temps, pourtant du bas de la vallée en Italie de gros nuages épais arrivaient et les hirondelles et les martinets

volaient bas.

10 08 08

Hier, j'étais ultra mort, les cuisses surtout. Ce matin réveil à 7 ou 8 heures. Déjeuner puis recouché jusqu'à 10 h. Raphaële Jeune (commissaire de la biennale de Rennes) est encore injoignable. Je laisse mon numéro et dis pourquoi je veux lui parler. Je revois un chamois de près (5 mètres), il est juste là derrière moi alors que j'écris. Et donc les deux animaux que j'ai vus hier au fort militaire italien étaient bien des bouquetins. Je suis tombé nez à nez avec le premier, il est monté sur un caillou en bord de chemin. Je me suis arrêté et un deuxième est venu en courant vers lui. Ils sont à 4 ou 5 mètres de moi et me fixent du regard. Ce qui m'a troublé c'est qu'ils étaient jeunes et leurs cornes petites comme celles des chamois, mais bien blanches et cannelées, comme celles des bouquetins.

J'ai entamé une petite ascension au-dessus d'Isola et très rapidement j'ai du mal à continuer. Ce n'est pas tant que ça me fatigue, mais j'ai envie de rester là, devant cette station avec ses bruits de travaux (immeuble en construction, route regoudronnée...). L'Italie à quelques centaines de mètres... J'irai sûrement boire un café...

J'ai déjà vu pas mal d'oiseaux (roitelets, martinets, rouges-queues noirs, mésanges, bergeronnettes, pinsons... autant d'oiseaux que l'on voit aussi en ville d'ailleurs). Je suis calme, juste ne rien faire, dessiner est complètement sorti de ma tête.

Il y a une chaîne de télé du Mercantour. Les deux animateurs sont morts de rire tout le temps, ils racontent des blagues à la con. Ça me fait beaucoup rire. Ce matin, j'ai fait une photographie quand même, sans trop réfléchir. J'ai pris l'immeuble en face de ma fenêtre avec la montagne qui se reflétait dans les vitres.

Un pierrier est-ce meuble ou immeuble ?

À Isola 2000, rien n'est prévu pour les piétons. Nous sommes obligés de marcher sur les routes et de suivre les longs virages qu'imposent les voitures. Aucun escalier n'est aménagé pour couper. Ce « village » est un tel carnage, l'axe central est une galerie commerçante.

Je vois un feuillu (un pommier ?), il a l'air en bonne santé, je veux dire qu'il pousse bien, alors qu'il n'y a que peu d'arbres à cette altitude et surtout aucun feuillu. Concert d'oiseaux tout autour de moi, l'un d'eux me survole. Cela ressemble à des cris d'alarme, il doit y avoir un nid ? Je suis sur la frontière, il y a de l'accordéon, beaucoup de monde, des groupes vers les points d'eau. Je n'ose pas descendre. Les bunkers sont, de nos jours, remplacés par les bars.

La télé (que je regarde le soir en rentrant) m'ennuie en fait, je n'arrive pas à regarder les programmes jusqu'à la fin. Je vois aux infos régionales un gars qui traverse la France en courant. Il fait 70 km par jour et en courant ! J'ai fait une ballade de 20 bornes, une autre de 25 et je suis encore fatigué.

11 07 08

Dé-ssiné

je prends la navette Isola 2000/Isola village. Je suis seul avec le chauffeur. On parle montagne. Il me parle de nuits passées auprès d'un des lacs des Terres Rouges avec un ami pêcheur (entrepreneur et qui pêche pour son loisir). L'année dernière, ils se sont gelés au mois d'août. Il s'alimente en eau depuis une source qui va à sa maison et l'an passé, il n'avait pas d'eau. Il me parle du tour de France. Il va passer ici et il me dit que c'est dommage que je sois parti à ce moment-là. J'en suis plutôt satisfait, car je ne suis pas sûr d'apprécier ce genre de messes. Il me raconte avoir participé à des campagnes pour récupérer tout le fil de fer barbelé qui fut placés dans les montagne

durant les première et seconde guerres mondiales. Il m'explique qu'ils plaçaient le barbelé sur du grillage, faisaient de grosses pelotes et celles-ci étaient récupérées par hélicoptère. J'imagine des pièces que l'on pourrait réaliser avec ce matériau. Je lui parle des chamois que je rencontre dans les pierriers, qu'ils sont très près de moi. Il me répond que s'ils sont au-dessus, ils n'ont pas peur, ils savent qu'ils dominent. Il me dit avoir vu des Circaètes-Jean-le-blanc et des Gypaètes barbus (espèces réintroduites).

Me voilà redescendu à 1000 mètres d'altitude. Je pars pour une petite ballade dans la forêt donc. Plus du tout la même faune, ni la même flore. Il y a des odeurs. J'ai appelé Raphaële Jeune, sur son portable cette fois, au deuxième essai, elle a décroché. J'ai tenté d'être le plus convaincant possible pour qu'elle passe voir l'exposition. Sans réels arguments, si ce n'est que c'est une exposition personnelle donc le travail est bien visible, la pensée bien étalée. Elle se souvient que l'on s'est parlé à Saint-Fons, elle se souvient de mon histoire avec les usines chimiques. Elle a peu de temps. Si elle passe à Lyon ce sera les 23, 24 août. Aussi non, je n'ai pas eu à parler de connaissances en commun qui pourraient parler de moi. À vrai dire, je ne le souhaitais pas. J'aimerais qu'elle s'intéresse à ma démarche et comprendre la sienne dans ce rapport de l'art et l'entreprise. Elle a été très ouverte (plus que je ne l'aurais cru), elle me dit que même si elle ne va pas voir l'exposition, je pourrai toujours lui envoyer des images.

Je suis parti ce matin à 9h30 en car, je suis arrivé à Saint-Etienne-de-Tinée, voir des peintures dans des chapelles (XV^e et XVI^e siècle). Arrivé à Saint-Etienne, je file à l'office du tourisme pour être bien sûr de comment ça marche. On me dit qu'il y a un rendez-vous devant l'église à 16h. Je suis donc parti me promener et j'ai attendu devant l'église jusqu'à 16h 30, sans voir personne. Je suis alors retourné à l'office et en entrant je vois un petit panneau qui indique

un rendez-vous au pied du clocher. Ce dernier est derrière le devant de l'église et le rendez-vous est passé. Donc journée de merde en gros. En plus, il n'a pas plu, et j'aurais pu partir en montagne (j'étais venu ici me disant que même s'il pleuvait, j'aurais un truc à faire). Et puis en basse altitude, il y a plein de pollen, alors ça me brûle les yeux et le nez.

Cette tentative de retour à la vie humaine est donc un échec complet.

12 08 08

Hier soir, un peu déprimé, j'ai passé la journée à me demander ce que je foutais là. Pas à l'aise. Au milieu des touristes... Bon Benoît Stéfani m'a appelé et ça m'a fait plaisir et puis ce matin, avec hésitations (nuages), je suis quand même parti et je suis bien même s'il ne fait pas chaud (tant qu'il y a du vent, c'est bon, ça évite que tombe la pluie, je me dis).

C'est quand même drôle cette histoire ; elle partait au départ d'une cabine téléphonique, d'une question sur l'international, ou au moins sur la frontière, et ça se passe finalement à Isola 2000, où je suis seul bien en montagne (en petite compagnie, un peu à distance).

Hier, le chauffeur m'a raconté qu'il partait en ballade avec un ami à lui pêcheur. Ils montent et là-haut son ami dort toute la journée, le soir il mange seul. En réalité, il est entrepreneur, alors on dit qu'il y a la pression de son métier et puis un peu d'effort physique, de l'air d'altitude et pouf il tombe, c'est la pression qui se relâche. Ça me fait penser à moi avant-hier et peut-être encore hier.

Là, à la limite, pile poil sur cette frontière, je l'ai sous les yeux, d'un côté l'Italie sans forêt (quelques arbres épars, des falaises, prairies, éboulis), de l'autre la France totalement recouverte d'arbres, quasiment toute la surface du sol est recouverte d'une interminable forêt. Hier, à l'office

du tourisme d'Isola village, il y avait des panneaux sur le reboisement des montagnes. Apparemment ici ça date des années 50 (et non pas de la fin du XIXe comme ailleurs dans les Alpes). Ils ont reboisé car les paysans pratiquaient une agriculture en étage sur les pans des montagnes et tout cela s'effondrait, il y avait des inondations et des avalanches. Si l'Italie n'a pas fait la même chose, est-ce parce qu'elle pratiquait plus l'élevage que la culture ?

Hier, je disais au chauffeur avoir vu beaucoup de cabanons sur le pan de montagne où je me promenais. Il m'expliqua que, dans le temps, toute la famille y partait l'été et ils y exploitaient des cultures vivrières (maïs, patates...).

Ici pas de portable.

Depuis le début de cette promenade, je passe juste sous une éclaircie, entre deux grandes marées de nuages sombres. Ces nuages semblent coupés en deux par le sommet qui est au-dessus de moi. Ah un aigle (enfin), bon je ne le vois pas longtemps, il ne fait que planer en descendant. À vrai dire, il n'y a pas beaucoup d'air chaud ascendant ici pour qu'il puisse monter. Descente jusqu'à 1100 mètres, forêt, prairies à vaches, petit ruisseau... Un oiseau genre étourneau ou plutôt corneille mais complètement tacheté se pose très près de moi. Remontée ultra raide (enfin un chemin qui file droit sans faire de zigouigoui), il y a de la flotte de partout, des fleurs (lys et autres) en abondance, des bouses de vaches sur le chemin pourtant petit, raide et assez caillouteux. J'arrive sur un superbe lac transparent avec une cascade noyée dans une luxuriante végétation. Tout est plein de verts. Ça aurait fait une très belle photographie. Je suis saisi, c'est à la fois magnifique et à la fois un véritable cliché. Voilà l'image !! Une carte postale, le beau selon certains archétypes. Cela me plonge en pensée au fond d'une chambre où serait représentée cette image sur un poster couvrant tout le mur. Une belle part du dehors mise au dedans (de nos vies).

Grand silence.

Col des Morts en Italie, la pluie (avant vallon très venteux), neige et puis des marmottes mais alors vraiment de partout. Redescente en pente douce, très gentille, avec des petits cailloux en bordure de chaque côté, c'est vraiment étonnant ce que font ces Italiens.

J'arrive au col de la Lombarde (je suis quasiment de retour), je retrouve le réseau Orange. J'appelle Dorothée Dubard, je lui parle de ce projet iconoclaste (ne pas faire, ni prendre d'image). Je lui explique que je suis assis sur une pente, sous une arrivée de télésiège, à la frontière, en face de moi il y a d'anciens bunkers, en dessous une petite route et dans la même pente que là où je suis assis, il y a une marmotte près de son trou qui me regarde. Je rentre sous la pluie, un peu de grêle. Je suis rentré. Je n'arrive pas à crever cette ampoule. J'ai mal aux jambes. Je voudrais être là-haut encore. On est samedi, il y a plein de nouveaux arrivants. Il tombe une averse monstrueuse. J'adore les éclairs, je suis à la fenêtre. C'est un peu court. J'ai réussi à crever l'ampoule avec une allumette.

13 08 08

La pluie a été trop courte hier, alors les nuages sont encore là. Je suis naze. Je fais des courses, en sandale, le pied ! Je rentre, m'allonge une heure, je pars. Tout le monde reste cantonné dans la station (je ne comprends pas). Il y a un animateur avec un micro qui dit qu'ici c'est la montagne alors il faut une gourde, un K-way et des chaussures solides. Il n'y a que des familles.

Je monte, je rencontre un gros papillon, genre sphinx. Rapidité et puissance de ses ailes, il fait du surplace. Je monte en dehors des chemins. Des chamois puis je continue sur une pente raide en direction de rochers. Deux mouflons, superbes bêtes, très élégantes, moins dépenaillés que les chamois. Ils sont craintifs, ils détalent, on se regarde,

ils sifflent, je pars en sens inverse, ils n'arrêtent pas de me regarder. Comment ont-ils pu me voir arriver ?

Je mange, une marmotte vient me gueuler dessus et reste sans bouger. Au bout d'un moment, elle se barre. Dès que je passe quelque part, les oiseaux lancent de grands cris d'alarme. On est vraiment des intrus, et puis on est là que quand il y a du beau temps, les rares moments où ces autochtones pourraient profiter de leur habitat en toute quiétude.

Décidément il y a trop de monde ce dimanche, est-ce que ça va être comme ça toute la semaine ? Donc, que du hors-piste aujourd'hui, de toute façon, j'ai trop mal aux genoux pour descendre dans les chemins. Je me croûte sur un passage dans un rocher, mais rien de bien grave, je n'ai pas été assez sûr de moi.

Tout ce qu'il y a à voir en dehors des sentiers (sauf si on veut faire une étude sociologique sur les touristes). Hier soir, Clem m'appelle et me demande de faire des photographies. Je lui dis que je suis dans une position un peu iconoclaste, et qu'il faut que je la tienne. Elle me répond qu'elle vient de boire du rhum, alors mon mot, je devrai lui dire cela un autre jour.

À 17h, je suis devant la télévision, je l'éteins, je suis fatigué. Réveil à 20h.

J'ai du mal à dormir, j'ai mal à l'épaule.

14 08 08

Hier, j'étais très exactement au même endroit qu'à mon arrivée ici, et j'étais à la moitié de ce séjour.

J'ai oublié : nous sommes un jour férié, il n'y a donc pas de car pour aller à Isola village (je voulais remonter en longeant les crêtes), donc je pars pour l'Italie.

Hier, alors que j'étais assis derrière un caillou, je vois un chamois manger, il ne m'a pas vu. Il y a quelques jours, je me disais justement que je ne les voyais jamais manger.

Il y a un étage pour la forêt et au-dessus un étage qui concerne les sommets. Les hommes sont installés dans une zone limite entre la forêt et les sommets, du moins les installations touristiques et de loisirs sont placées à l'orée supérieure des forêts. Il devrait y avoir des animaux qui vivent sur les sommets qui parfois se retrouvent plus bas et à l'inverse des animaux de la forêt qui devraient parfois se retrouver sur les sommets. Si l'homme (ses routes, habitations...) est situé entre les deux, ces deux faunes différentes ne peuvent plus se rencontrer.

Il y a deux oiseaux (ou bien c'est le mâle et la femelle) que je vois de partout et je n'arrive vraiment pas à savoir ce que c'est.

Je suis absolument incapable de marcher !!

Je suis juste rentré au moment où il pleut.

Araignée énorme / chamois à une corne

J'arrive au sommet (après un somme dans l'herbe, les martinets s'amuse -mangent- en rasant le sol, il passe juste au-dessus de moi), il y a un couple. On parle de ces superbes chemins italiens en pierres plates. De là-haut (cime d'Orgials), je constate qu'il n'y a que du mauvais temps qui s'annonce de partout. Je redescends. Arrivé au col de la Lombarde, je prends un café à la camionnette. Le premier depuis une semaine. Le gars qui tient la boutique est quelqu'un d'ici. Il me parle de vtt, une terrible descente, un soir, après un repas bien arrosé. J'ai fait cette descente à pieds, et c'est raide. Il a une tête de montagnard, un gars massif. Il dit que les gens des Alpes du Sud sont exigeants avec le temps, il faut qu'il fasse beau pour vraiment aller en montagne. Il me dit que les bunkers sont italiens, les cabanes derrière, c'est Napoléon III. Il dit qu'il n'y a pas beaucoup de différences entre les Italiens et les Français d'ici. Le patois se ressemble. La frontière a pas mal bougé, un coup français, un coup italien... Je lui dis que de toute façon la frontière, ce n'est qu'une chose administrative.

Ensuite on passe en revue les chemins. On parle du lac avec la cascade (lac Aver Sottano, la fameuse *carte postale*), on dit que c'est superbe, il dit que c'est dur de monter mais une fois qu'on y est, on sait pourquoi on est monté. Il me parle d'un chemin chouette un Pas en Italie qui redescend sur le Mercantour, il n'est pas marqué sur la carte.

Le soir, je vois Purple rain.

15 08 08

Temps idéal (du soleil, pas de vent)... pour dessiner.

9h56 tout est en place ; j'ai trouvé un coin, j'ai installé mon pied, le cadre, les feutres....

Qu'est-ce que je dessine ?

Des équilibres

des strates

des zones étendues de couleur

Je n'ai pas vu d'animaux aujourd'hui

Trop de choses à dessiner.

Faire des lignes ?

Je rencontre des grimpeurs, ils vont faire une voie sur la Tête de la Costasse. Je les regarde s'éloigner. Je les revois sur la falaise, je les suis tout le long de la première longueur. Ensuite, je les perds de vue.

Je rentre en faisant des détours dans la montagne.

Je suis resté 4 heures au même endroit, et je n'ai vu aucun animal de près.

Pas de dessin, finalement.

16 08 08

Reprise du petit sac et marche.

Première rencontre avec des chamois. Ils font tomber une

grosse pierre qui passe à cinq mètres de moi. Et ils restent là tranquilles à me regarder.

Il ne s'agit pas de dessiner frénétiquement et tout, mais ici ça appelle à un long et méticuleux regard. Peut-être faudrait-il la connaître pour la peindre.

Ça prend tout.

Filtre.

Des toiles d'araignée de partout. Je ne comprends pas pourquoi je vois souvent deux araignées sur une même toile. À un moment donné, je m'arrête et je les regarde. Elles ont l'air de s'accoupler. Mais c'est comme une bataille. Ce qui semble être le mâle n'ose pas venir il est en périphérie de la toile. Ce qui semble être la femelle se met en boule, au centre de la toile. Le petit (le mâle ?) va vers l'autre et dès qu'il le touche, se barre rapidement. Ils répètent l'opération plusieurs fois et se séparent. Ensuite ils réparent la toile, les dégâts que toute cette agitation a causé, mais chacun dans son coin.

J'arrive au Pas de Paenia, je rencontre le couple de Saint-Priest. On parle des ballades que l'on a faites chacun. Mont Viso, Cervin, toutes ces énormes montagnes italiennes que l'on voit mais on ne sait pas bien de quoi il s'agit. Ils me disent qu'ils étaient partis pour une petite ballade et ils n'arrivent plus à s'arrêter. Quand je les ai vus et que nous nous sommes reconnus, la femme dit : « Tiens, voilà notre dessinateur », moi : « Ha, j'ai laissé tombé », elle : « Ha bon ?! ».

Aujourd'hui, c'est une journée où j'ai fait plusieurs chemins qui ne sont pas dessinés sur la carte et je ne suis pas déçu du voyage, cela m'a permis de traverser de superbes coins.

J'ai la France et l'Italie de chaque côté (je suis sur un sommet, sur un rocher, sur une crête). En France, les forêts sont plus fournies, plus homogènes. Elles couvrent toutes les surfaces possibles. En Italie, elles sont éparses, quelques arbres par-ci, par-là, des fois un peu plus, des fois de larges

surfaces sans. Nous sommes pourtant dans le même milieu, même terre, même climat, etc. Il y a donc bien une intervention différente des hommes sur la montagne, même si cela semble naturel.

Tiens ! Il n'y a pas de sauterelles ici (mais vraiment aucune), alors qu'à la même altitude, dans les Ecrins, je suis habitué à en voir de partout. Particulièrement cette année.

17 08 08

Au réveil, je ne peux pas marcher et mon épaule est bloquée. Je mange et me recouche, ménage. Je vais au col des Morts, il y a des nuages de partout, je redescends. Je suis mort, assis dans l'herbe. Je n'en peux plus. Les nuages sont de plus en plus noirs, je suis bien.

En redescendant, je rencontre trois enfants à l'orée du bois qui jouent juste en chantant. Elles s'éclatent avec rien du tout. Ça fait plaisir à voir, je me demandais si ça pouvait exister encore après avoir vu tous les enfants chargés des activités de la station.

18 08 08

Je pars tranquille. Je fais une dernière ballade à la baisse de Druos, c'est la première fois que je fais le chemin en entier, sans en sortir, je veux dire. Puis je pars sur le mont Malinvern. C'est ardu, « gazeux », un poil d'escalade et puis ça grimpe jusqu'au sommet (le plus haut du coin). Un bouquetin broute au-dessus de moi. Je pense qu'il ne m'a pas vu, alors j'essaie de ne pas faire de gestes brusques pour ne pas l'effrayer, mais il n'en a vraiment rien à foutre de moi, il m'ignore totalement ?! Un autre type est là, il me suis. Les cailloux sont très patinés, le chemin a souvent été fait, apparemment. C'est la première fois que je vois des pierres patinées par ici. On dirait que tout le monde le fait ce mont Malinvern, quand je redescends deux hommes montent, quand je suis arrivé un homme repartait. Le

gars avec qui je suis au sommet fait comme moi : il met un pull, mange une banane, mais ne fume pas de clope. Il y a plein de nuages, je suis un peu dedans, ou plus exactement la tête sur le dessous du nuage qui glisse sur la montagne où je suis. Je suis face à beaucoup d'opacité. Je suis sur le plus haut sommet du coin. Je ne vois rien si ce n'est ces nuages qui brassent tout doucement, tout autour de moi. Alors que je devrais avoir le plus important panorama que je n'ai jamais eu, je suis dans du blanc, gris opaque et cotonneux. Cette énorme masse impalpable remonte, j'ai la sensation de monter avec. Je sens du vide. Je redescends, coupe tout droit. J'ai du mal à en profiter à cause de mes genoux. Je repars par les lacs en Italie, ces voies en pierres plates. Je m'arrête pour manger au bord d'un lac au pied d'une montagne. Un grand nuage blanc descend le flanc de cette montagne, il m'enveloppe. Tout disparaît, c'est très calme. Je remonte en direction de la France, je file sur le Pas des Portettes, sans savoir si je pourrai redescendre de l'autre côté. C'est le gars du camion qui m'en avait parlé, mais je ne suis pas sûr qu'il s'agisse bien de ce Pas. Ça monte de plus en plus raide, je me retrouve dans du gravier de plus en plus fin, ça glisse. Je suis entouré d'aiguilles très raides. Je finis à quatre pattes J'arrive en haut. Je peux redescendre. C'est super raide, avec du gravillon qui roulent bien. Le sentier est simplement balisé avec des tas de pierres. Superbe !

Voilà d'où viennent tous ces cailloux. Ensuite, longue traversée dans un pierrier, j'ai la patate, je saute de pierre en pierre.

Je me réveille durant la nuit tellement j'ai mal aux genoux.

19 08 08

Train du retour. Sur ma place il est écrit : « place isolée », en première classe, alors qu'il y avait tant de monde à Nice

et que je commençais à m'y habituer (4 h 30 d'attente à lire *Transparence et opacité – Essai sur les fondements théoriques de l'art moderne*, de Philippe Junod).
À Nice le ciel n'a plus le même bleu, il est tout pâle.

–

la frontière : la **limite d'un état**

–

Le pierrier issu d'une montagne instable –
déséquilibre constant

–

à la limite...

–

La frontière = ? un **état limite**

–

ce qu'il reste / ce que j'ai pris à la montagne

–

ce qui devient précieux

Épilogue

À la fin, cette image...

De toutes ces ballades, j'ai récolté les déchets se présentant à mes pas, comme ça, machinalement, par habitude. Je ne les ai pas jeté lorsque je rentrais le soir.

À la fin de mon séjour, alors que je rangeais, nettoyait le studio, il y avait ce tas. Il ne restait plus que lui. Je l'emballais et l'emportais. À l'atelier, je me suis mis à tourner autour, à le décrire, le dessiner. Et voilà que ces reliefs se sont mis à me rappeler ces monts. Et voilà que je retombais sur mes pattes. Je suis parti chercher un sujet (un paysage), alors que j'avais une forme-support (la cabine téléphonique), et cela me turlupinais (avoir la forme avant le sujet). Et voilà que j'ai un sujet (un tas d'emballages vides et usés) et cela me donne une autre forme qu'il me faut maintenant placer là, ici même, tout au bord de la Maison Avicenne, contre l'incessante circulation du périphérique...

11 ml & 7 kg de matière,
peinture à l'huile sur polyester transparent.

Présentée du 28 juin au 19 juillet 2009, à la Cité Universitaire de Paris,
sur une invitation de Glassbox, au sein de l'exposition *Le complexe
de Rittberger ou la ronde infinie des obstinés*.

Relecture & corrections Nancy Barrou.
Remerciements profonds à Anne Couzon-Cesca, François et
Arnaud Bernus, et puis Amandine Ginouvès et Gladys Caristan pour
leur aide précieuse.

Texte téléchargeable sur le site <http://www.glassbox.fr/>

Yann Lévy 2007-2009

